



ACTES DU COLLOQUE

ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE:
LES ADDICTIONS, ALIÉNATION
OU STRUCTURE DE RÉSILIENCE?
“ADDICT AU QUOTIDIEN”
DROGUES, MONDES VIRTUELS, RELIGIONS

SÉVERINE LAGNEAUX

ÉLEVER DES ANIMAUX :
ATTACHEMENT, DÉPENDANCE ET DÉVIANCE

NOVEMBRE 2012

Ce texte a été retranscrit sur base d'une présentation orale, intervention lors du colloque *Entre ombre et lumière : les addictions, aliénation ou structure de résilience ?* « Addict au quotidien » Drogues, Mondes virtuels, Religions le 17 novembre 2012

Auteur : Séverine Lagneaux

Retranscrit, révisé et mis en page par : Lydie De Backer

Sous la direction de : Claire Remy & Olivier Servais

2017

ACTES DU COLLOQUE

ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE:
LES ADDICTIONS, ALIÉNATION
OU STRUCTURE DE RÉSILIENCE?
“ADDICT AU QUOTIDIEN”
DROGUES, MONDES VIRTUELS, RELIGIONS

NOVEMBRE 2012

SÉVERINE LAGNEAUX,
ANTHROPOLOGUE

**ÉLEVER DES ANIMAUX:
ATTACHEMENT, DÉPENDANCE ET DÉVIANCE**



laap
laboratoire
d'anthropologie
prospective

LE COLLOQUE

Dans un contexte relativement normatif au niveau du monde des addictions, il nous a semblé opportun de poser une réflexion critique, voire positive, sur les addictions. Partant de cette prémisse, lors d'un premier colloque, l'objectif fut de déterminer « la part de lumière des addictions ». L'hypothèse sous-jacente était que les addictions peuvent parfois repré-

senter un ancrage de substitution dans un monde où il est devenu si complexe de se construire une identité et une place.

En gardant cet axiome, comprendre l'addiction comme un comportement ambivalent, porteur à la fois de réponses potentiellement constructives et de pièges dangereux, nous souhaiterions cette année approfondir la connaissance de la vie quotidienne que racontent les addicts, dans les détails de leurs façons d'être au monde. L'objectif est donc, toujours dans une perspective multidisciplinaire, d'examiner en profondeur la narration du quotidien de différents types de dépendants.

L'idée implicite est que le quotidien révèle le plus clairement les fonctions spécifiques des addictions diverses, puisque c'est toujours dans le quotidien que l'on peut mesurer l'emprise des représentations de l'addiction que se construit le sujet.

En partant des moines dont la vie est rythmée par les prières, jusqu'à l'héroïnomane, dont la vie est séquencée par les injections, en passant par celui qui n'ose plus quitter son écran de peur d'être un instant seul et coupé de sa « guilde », nous chercherons à nous représenter ce qui pour chacun donne sens à sa pratique intensive. Dans ce cadre, nous nous efforcerons de construire une lecture des addictions qui laisse la place à l'inventivité et à la dynamique de vie de chaque sujet.

Depuis les addictions socialement valorisées, jusqu'à celles qui souffrent de l'opprobre général, nous tenterons le pari scientifique de nous en tenir aux données empiriques, cliniques ou ethnographiques. Ni voyeur ni moralisateur, le colloque tentera, sur base de récits descriptifs fouillés et empiriquement fondés, d'établir des symétries et des disjonctions, voire des typologies de l'action quotidienne des addicts, mais aussi du sens qu'ils investissent dans leur geste.

Les exposés seront le plus clinique possible afin de garder bien ouvert a priori le champ de la réflexion spéculative. Ces exposés du matin seront alors discutés lors d'ateliers de travail l'après-midi. Ils permettront de rencontrer plus directement les orateurs et d'avoir avec eux un débat en plus petits groupes.

LA CONFÉRENCIÈRE



INTRODUCTION

A priori, la question animale est secondaire par rapport aux problèmes « sérieux » ou dramatiques des hommes. A priori aussi, les choses sont simples et évidentes, puisque nos héritages philosophiques et technoscientifiques éta-

blissent une frontière entre deux mondes : la raison des hommes et la bêtise des animaux, exploitables pour satisfaire nos besoins dans le respect aujourd'hui de leur bien-être. D'un côté, il y a les Hommes, d'un autre les animaux. Et pourtant...

Dans l'introduction des 101 dalmatiens, Walt Disney soulignait le mimétisme qui rapprochait le maître et son chien, dans ce que Dominique Lestel a appelé une communauté hybride qui souvent dépasse la fiction.

Comment vivent les acteurs au sein de ces communautés hybrides ? En plongeant dans le quotidien d'éleveurs d'animaux de compagnie et de rente, il sera question d'attachement, de dépendance, mais aussi de déviance. Les descriptions, représentations et pratiques de ces interactions hybrides permettent d'interroger l'addiction, de révéler tant les contraintes et bénéfices de l'attachement que les



supercheries et les pièges de l'excès passionné de la *gadgetisation* et de l'anthropomorphisme.

L'addiction n'est pas un thème spécifique de la recherche que je mène. Je travaille essentiellement sur les relations entre les hommes et les animaux dans les élevages de rente. Aussi, si je suis coutumière des propos des éleveurs belges ou roumains, je fréquente moins l'élevage d'animaux de compagnie. Les propos recueillis ici, les données traitées, proviennent donc de trois élevages laitiers wallons, d'une ancienne éleveuse de chat de concours, d'éleveurs présents lors du concours international américain de chat de Floreffe et de l'observation d'un salon de mode et de beauté canin dont le slogan dit « Parce que rien n'est assez beau pour notre plus fidèle compagnon » et « Qui permettra de révéler le *fashionista* qui sommeille en notre toutou ».

L'animal ne sera pas abordé ici sous l'angle du modèle pour penser les mécanismes de l'addiction humaine, pas plus que comme une thérapie. Je n'aborderai pas non plus l'addiction en son sens médicalisé, mais plutôt en tant qu'attachement. Il sera question de la dépendance et de la bienfaisance de la coprésence au cœur d'une interaction, tout d'abord dans l'élevage d'animaux de compagnie en premier lieu, de l'élevage de rente ensuite. J'analyserai enfin, tant que faire se peut, les déviances dénoncées par les éleveurs, leurs formes et dangers perçus également sur le terrain.

1. VIVRE « DEDANS »



A. PORTRAIT D'UN ATTACHEMENT

Marie, 35 ans, deux enfants, dit qu'elle a toujours vécu dans le milieu animalier. Aussi loin qu'elle se souvienne, elle a toujours eu des animaux : chiens, chats, tortues, oiseaux, poissons, chien de prairie, lapins, hamsters. Elle a toujours aimé les chevaux sans en posséder. Bien que pratiquant l'équitation, elle n'a jamais eu l'occasion de « vivre **vraiment** avec », dit-elle. Marie s'est également lancée dans l'élevage de chats et a fait des concours nationaux dont elle conserve encore quelques coupes gagnées avec son chat oriental Label. La mère de Marie, surnommée Minou, était toiletteuse et a tenu, près de Charleroi, une animalerie, tout comme la marraine de Marie. Marie les aidait et a donc vécu « dedans ». Elle a côtoyé des gens qui possédaient des chiens, des chats. Elle travaillait alors avec les petits animaux, entretenait les cages, aidait au bain et au séchage des chiens, et « faisait principalement les chats, parce qu'apparemment le contact passait mieux avec elle qu'avec sa mère ».

Marie distingue les animaux qu'elle a connus. Le toilettage n'étant pour elle qu'un passage, il n'y a donc pas d'attache. « Même s'il y a des animaux plus sympas que d'autres. », précise-t-elle. Au magasin, certains animaux comme les lapins restent plus longtemps. Les prendre pour nettoyer la cage, le contact prolongé par la non-vente de ces animaux permettaient à Marie de « les sentir ». Le temps, le toucher, l'odeur et le soin sont les premiers signes, selon la jeune femme, de son lien avec un animal. Un animal et non plusieurs, car selon elle chaque rencontre, chaque interaction est spécifique, comme entre deux êtres vivants, chacun ayant son caractère. « C'est un peu comme les gens, on peut dire qu'il y a des atomes crochus entre deux êtres, quels qu'ils soient. » La reconnaissance est donc un élément fondateur de cette rencontre. Marie explique : « Déjà au niveau du lapin, par exemple, il te reconnaît. Quand tu arrives, il le voit. On en avait un, ici, à la maison ; le matin, quand j'arrivais dans la cuisine, il courait partout, sans pour ça que je lui donne d'office à manger. Il n'y avait pas ce rapport. » Cette reconnaissance mutuelle n'est pas un principe de stimulus-réponse, cela implique un lien, dont les signes permettent à Marie d'affirmer que l'interaction avec son lapin sort, dépasse le cadre de compréhension des comportements des animaux qui a été fixé par le behaviorisme. « Je pense qu'il y avait plus que ça. Il me faisait vraiment une fête le matin, quand je me levais, il n'y avait que moi avec qui il le faisait. C'est comique, c'est là que je me suis dit qu'il y a une reconnaissance ou un lien qui se crée sûrement. » L'animal lui lance

un appel et elle y répond. Cette reconnaissance de l'intentionnalité du lapin place Marie dans une interaction particulière avec l'animal. Mort, le lapin lui laisse un vide et engendre un changement. « À l'époque, on avait un autre lapin, mais on n'avait pas du tout la même relation. Ce n'était pas du tout la même chose. » Monsieur Twinkel, son chat, interagit également avec elle : son comportement s'adapte à celui de Marie. Il l'attend là où il sait qu'elle va arriver. Il reste avec elle quand elle est là. Ainsi elle retrouve les sensations, le lien qu'elle avait avec Label, son chat précédent, son chat oriental de concours, le super champion. « J'avais un rapport très proche : je le prenais à bras et il se mettait contre moi en plaquant sa tête dans mon cou. Il y avait un échange de chaleur très fort, jamais ressenti avec personne d'autre. C'était un lieu particulier, propre à nous deux, c'était très fort. » Label, jaloux par l'arrivée du compagnon de Marie, a filé. L'attachement serait donc une exclusivité pour ce chat, mais pas pour Marie.



B. ASOCIALE SOCIABILITÉ : RÉCIPROCITÉ N'EST PAS ÉGALITÉ, CONTRAINTES ET BÉNÉFICES DE L'ÉCHANGE

Marie parle de réciprocité du lien, mais pas d'égalité. La relation n'est pas vécue de la même façon, car elle attache des êtres d'espèces différentes ; la relation est hybride. La réciprocité n'implique pas non plus une égalité entre les êtres qui sont en contact. Marie classe les trois chats, les deux chiens, les poissons, la tortue et les lapins comme membres de sa famille actuelle. « Ils font partie de ma **famille**, oui, c'est vrai, mais sans pour cela avoir des rapports, je veux dire trop, cela reste des animaux. Ils ont droit au respect. C'est ça le truc : ce sont des êtres vivants. On fera tout pour qu'ils soient bien, ils

vivent avec nous, ils sont dans la maison, mais cela reste malgré tout des animaux. Ils ne viennent pas avec nous dans le lit, ne montent pas sur les fauteuils, etc. Ils font partie de la famille, mais on ne les considère pas vraiment comme des êtres de la famille. On rigole bien parfois avec les enfants en disant : c'est ton petit frère, mais ils savent bien que c'est de la plaisanterie. » En retour des soins prodigués aux animaux, que Marie évalue à peu près à un coût de 90 € par mois (hors mobilier et frais de vétérinaire), et à un temps d'occupation d'environ trente minutes par jour, les animaux ont également leur part d'obligations. En échange de ces soins, de son attention, Marie attend d'eux qu'« ils soient sociables vis-à-vis des enfants. À partir du moment où les enfants ne font rien, ne l'agressent pas, lui demandent de l'attention, des câlins, etc., je ne pourrais pas tolérer que mon animal se retourne gratuitement sur eux. » Elle essaie d'éduquer les deux à vivre ensemble. Il en va d'ailleurs pour elle de la responsabilité de l'éleveur : un animal ne se choisit pas sur un coup de tête, mais sur base d'une information relative aux caractéristiques de la race, qui doit s'adapter à l'environnement familial. Être passionné des animaux implique donc de connaître les animaux, de s'informer. Les savoirs de Marie reposent tant sur son expérience dans l'animalerie que sur des lectures scientifiques ou populaires et le côtoiement des vétérinaires. « Pour vivre avec un animal, il faut pouvoir le connaître un peu avant. Je veux dire par là que chaque animal, un chien de race par exemple bien définie, on sait déjà qu'il a dans sa carte d'identité génétique et tout ça qu'il sera plus ou moins, maintenant cela reste chacun a son propre caractère, mais on sait qu'il aura plus ou moins tel ou tel caractère : ce sera un chien de garde, un chien de compagnie, un chien de défense, un chien pour faire du sport et encore dans les sports, tu as le sport aquatique, la course, bon... tout ça. Je pense que c'est à choisir dès le départ pour toi, en fonction de ta vie, de ton environnement familial. Il y a des chiens qui vont te demander beaucoup plus d'activité, de sortie. Si tu es quelqu'un de casanier ou qui vit en appartement, tu ne vas pas prendre ça. »

Hommes et animaux forment une famille pour Marie, une communauté hybride pour D. Lestel, mais chacun occupe une place spécifique. Le lien est sans cesse renouvelé, il est poursuivi par le côtoiement quotidien et se fonde sur un respect mutuel. Cet échange implique des obligations ; l'attachement impose certaines conduites. Marie explique : « Respecter un animal, c'est premièrement lui apporter tout ce dont il a besoin pour vivre : à boire, à manger, de l'amour et de l'attention. Ne pas lui faire de mal. Il y a un devoir d'éducation derrière. »

Cet échange réciproque non égalitaire peut être qualifié d'asociale sociabilité, selon N. Vialles : « C'est une sociabilité, car il s'agit réellement d'une relation, et elle est "asociale", car elle est libérée des normes et des contraintes sociales humaines ». Certes, Marie parle d'éduquer tant ses enfants que ses animaux. « On a ces animaux-là, qui sont là, qui ont soi-disant des caractères prédéfinis à la base, mais il y a aussi le comportement de l'enfant que j'essaie d'adapter à l'animal. Les enfants seront aussi éduqués en fonction de l'animal. Ils savent des choses et il y a une éducation qui se fait en commun pour les deux. » Il ne s'agit cependant pas de la même éducation. Hommes et bêtes ne sont pas égaux, mais doivent se respecter selon les règles établies par les adultes en fonction des caractéristiques de l'espèce animale d'une part, et de la particularité qui se construit dans chaque relation, nourrissant la communauté hybride mise en place chez Marie. L'attachement se fonde donc sur des dons et des dettes réciproques, dans le respect de la spécificité de chacun. L'attachement, au-delà des contraintes, est établi en connaissance de cause ; les conditions sont acceptées eut égard au bénéfice tiré de ce lien.

Marie explique : « C'est clair que, si tu veux bien t'en occuper, cela te demande du temps. Mais quelque part, j'ai ce contact-là avec eux, il y a un échange. Je sais que, si je ne vais pas bien, mes chiens vont le sentir. Ils vont être beaucoup plus attentifs, à venir tourner dans mes jambes, à venir me sentir. Il y a cet échange-là que tu n'as avec aucune autre chose ni personne. J'ai développé une espèce de fibre, une capacité à pouvoir ressentir, peut-être plus des comportements vis-à-vis de l'animal, que d'autres. Je pense que, à force de vivre avec l'animal, cela crée des liens. Ils me le rendent de façon propre à l'animal. C'est aussi une espèce de contact chaleureux, il y a la fourrure aussi qui est là. » Nausicaa, son labrador, pose ses pattes sur le divan quand Marie s'y assoit, elle pose sa tête sur ses jambes. « Là, tu as ce contact du toucher, de la fourrure, et voir aussi les expressions sur la tête du chien. Avec l'expérience, tu arrives à capter des émotions chez ton animal. Parfois, j'ai l'impression que mon chien me sourit. Quand on est tous ensemble, elle vient se mettre à nos pieds, elle nous regarde, et là tu as l'impression qu'elle sourit. Elle est contente d'être là et tu te dis que c'est chouette, c'est un chouette moment. » Ce rapport est indispensable à sa vie, selon Marie. S'il était perdu, elle serait malheureuse et le rechercherait. Elle dit en avoir besoin, même si chaque relation est particulière. « Monsieur Twinkel, Label, Nausicaa, Cookie, Kenji ou Fidji ne sont pas pareils et ne sont pas remplaçables "comme ça". Je sais que, le jour où je perdrai les miens,

cela va être dur, parce que ce sont des souvenirs que tu vis avec eux. Ils font un peu partie de la famille tout en restant des animaux, mais tu crées des liens. Tu as des souvenirs avec eux que tu ne peux pas effacer comme ça. Chaque être, ici, a son histoire. »

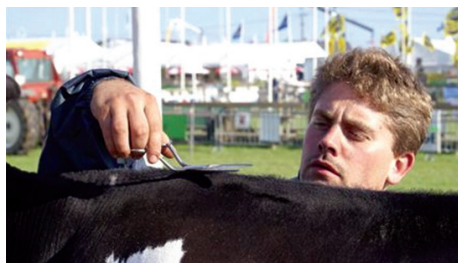


C. L'EXPÉRIENCE DE L'ÉLEVAGE ET DU DÉTACHEMENT

C'est suite à la visite d'une exposition, par curiosité, et alors qu'elle avait récupéré un persan avec pédigrée que Marie s'est lancée dans l'élevage félin. Elle explique que sa mère connaissait plus ou moins bien ce persan parce qu'il venait au salon de toilettage. La première participation à une expo devait permettre à Marie d'évaluer son chat, mais c'est alors qu'elle a « flashé sur un oriental » et s'est renseignée sur cette race. Elle a eu un chat, puis deux, puis finalement dix-sept. Elle définit alors l'attachement comme différent. « Tu dois, comme humain, garder une distance et une réserve. Leur nombre fait que tu ne sais pas t'en occuper. » Marie ne garde pas de très bons souvenirs de cette expérience. « On sait moins bien les connaître en profondeur, car il faut trop d'attention, c'est impossible ; ils deviennent comme des objets. Pour certaines personnes, cela devient même un business, un investissement, c'est calculé : X kilos de litière, de croquettes par mois. Tu dois calculer pour rentrer dans tes frais. Ça, ça me dérange. Si c'est bien fait, prendre soin et gérer les animaux, alors OK. Mais quand ce n'est plus possible de les entretenir, de leur donner de l'espace suffisant, que cela pue, c'est dégoûtant, plein de puces et de maladies, alors ça ne va plus. L'animal n'est pas bien et est malheureux, ils vendent cela à n'importe qui, ne gèrent plus, mais vendent : cela doit partir, sortir. Nous on plaçait chaque chaton chez des gens que l'on connaissait plus ou moins. Pas vendre à tout prix si gens n'inspirent pas confiance. Je veux garder un œil sur l'animal, un pt suivi après la vente, avoir des nouvelles. Pas à vie, mais c'est un animal et on ne fait pas les choses comme cela car il a un ressenti, je le connais.

Des gens cherchent à faire des affaires et donc cherchent surtout un animal qui fait des points, proches du standard, avec esprit de compétition, augmentation de la valeur de l'animal. » La limitation de l'attention minimale que Marie se fixe, une fois dépassée, ne lui permet plus de se sentir dans une relation réciproque, mais bien dans la seule attitude de tirer profit de ses animaux. Les contraintes font partie intégrante de sa dépendance pour être bien vécues. Les seuls avantages tirés de la relation hybride, sans se soucier de l'altérité animale, sont pour elle une déviance. La relation n'est plus alors un échange équitable entre les membres d'une communauté qui donnent, reçoivent et rendent. L'échange n'est ni gratuit ni purement intéressé comme l'avait révélé Marcel Mauss. L'animal deviendrait, dans les dérives dénoncées par Marie, une chose. Il changerait de statut, et d'être vivant il glisserait vers l'objet dont on peut tirer parti sans retour, sans lien. Mais qu'en est-il alors dans l'élevage de rente, fondé sur le principe même de tirer parti d'un produit d'origine animale ? L'attachement est-il nul ?

2. OUVRIÈRES, ATHLÈTES ET ÉLÈVES



Joël est installé depuis vingt-trois ans comme éleveur laitier. Il a dû reprendre l'exploitation héritée de son arrière-grand-père, alors qu'il souhaitait à la base devenir gendarme. Au départ, il travaillait avec son frère devenu boucher. Aujourd'hui, Joël est entré dans une coopérative laitière qui transforme le lait en berlingots, beurre et poudre de lait pour des grandes surfaces. Son élevage est intensif sans être industriel. Il possède 85 Pies noires Holstein qu'il traite matin et soir dans sa salle de traite. Les bêtes restent dans la stabulation, dans leurs logettes. Elles sortent en pré en été de midi à 16h. C'est un choix économique posé par l'éleveur qui, ne possédant pas assez de terre, ne peut offrir suffisamment de nourriture à ses bêtes qu'en intérieur.

Outre le contact biquotidien de la traite et des soins, Joël dit « passer dans ses bêtes » deux ou trois fois par jour. « Cela permet de voir si l'une est en chaleur ou s'il y en a une plus nerveuse qui va l'être, ou s'il n'y a pas de problème. Après, on les laisse tranquilles. Une fois qu'elles ont mangé et qu'elles sont dans leur logette, je ne vais plus dedans pour ne pas les faire se relever. Une vache, ça fait du lait couchée, donc... »

« Bien faire les choses », c'est le slogan de cet éleveur wallon. Son métier, outre les contraintes et difficultés économiques, c'est la relation avec les animaux, qui est un atout fondateur, l'atout d'une profession qu'il décrit comme ayant une multiplicité de tâches. Réparer, récolter, faire naître, soigner, produire ensemble, s'investir ; ce sont les maîtres mots de la description de son activité. L'indépendance, l'autonomie du professionnel sont pour lui un moteur. Il se décrit comme n'étant ni un « engraisseur » ni un « ouvrier ». Pour lui, l'engraisreur, c'est quelque chose de grossier, il ne fait que nourrir ses bêtes ; tandis que l'éleveur laitier est plus technique puisqu'il s'agit de soigner, de faire naître, d'avoir un suivi de l'animal au quotidien. Son travail serait plus technique. « Ce n'est pas même relation avec animal. Engraisser, c'est le seul but, c'est grossier, c'est une bête qui reste dans son box. Le laitier est plus technique. Il y a l'accouchement, le suivi, l'insémination, les échographies. Dans l'engraissement, on donne à manger et c'est tout. La vache, c'est différent : un vêlage, il y a toujours le stress. On voit à l'œil si ça va aller ou si ça va être dur (...). Ces signes, on les apprend au fur et à mesure, à force d'en faire, pas dans les livres. » Il n'est pas non plus un ouvrier parce que, selon lui, l'ouvrier n'a pas un regard attentif, il n'a pas l'œil de l'éleveur, il ne possède pas les animaux, les animaux ne font pas partie de lui. « Moi j'ai un ouvrier. Je vois déjà bien, entre lui et moi, il y a déjà une différence. On n'a pas la même vision. La surveillance du troupeau par exemple. Moi je les observe tous les jours quasiment. Un ouvrier, il passe à côté et il ne voit rien : s'il y en

a une qui boite, qui se blesse, une qui est en chaleur. C'est pas la même vision parce qu'un ouvrier s'en fiche un peu. Il est payé pour ce qu'il doit faire, mais sans aller chercher la finition. Il n'est pas patron, il ne se sent pas concerné et ne cherche pas à voir tout. Ce n'est pas du tout le même. Il faut toujours quelqu'un pour le chapeauter et passer derrière, regarder. C'est l'œil du patron. » Pour être un bon éleveur, il dit qu'un regard attentif permet de lire le comportement d'une bête, de savoir « au premier coup d'œil » si elle va bien, et cela doit s'accompagner d'un respect de l'animal. Ce respect favorise une relation avec la vache, mais il y a des limites, dit-il : « Une vache ce n'est pas un chien ni un animal de compagnie. Il ne faut pas tomber dans le "trop sentimental" non plus. Certains qui pleurent quand Marguerite s'en va ou des histoires ainsi. Il faut être bien avec, mais il y a une limite. On n'a pas la même affinité, les animaux de compagnie donnent plus, ce n'est pas le même. Ils montrent plus de marques amicales qu'une vache. Enfin, il y a des vaches, de temps en temps, qui se laissent caresser, qui jouent aussi. Elles aiment qu'on les caresse au cou, mais après il y a la tête qui part dans tous les sens et là il faut faire gaffe au coup qui fait mal. Il y a un certain respect, c'est tout. » L'attachement limité se conjugue avec la fonction productive du bétail et son usage sans en faire nécessairement un objet : la matière est vivante. L'animal est respecté et il est dit à sa place. Joël est aussi un patron, mais il est au contact de ses animaux de rente. Il est producteur de lait, mais sa production, il ne la fait pas seul. La part la plus importante de son occupation réside dans le soin à apporter aux vaches pour avoir une bonne production. Il va « dans » ses bêtes. Joël dénonce également les dérives et faux-semblants du bien-être animal ou des exactions *animalitaires* refusant tout usage des « victimes » défendues via leurs « droits » brandis. « Le bien-être ? C'est pondu par des technocrates qui n'ont jamais rien vu de leur vie. C'est comme s'ils allaient nous apprendre notre métier. Pour demander le maximum à une vache, un poulet ou un mouton, il faut qu'il soit dans les meilleures conditions. Il faut donc un certain bien-être. La seule différence, c'est qu'ils mesurent ça avec des chiffres. »

Pour qualifier sa relation à ses vaches, Joël parle d'échange et de coopération. Ses vaches sont des ouvrières et des athlètes, elles travaillent avec lui. Ils ont un échange : il les soigne et elles produisent. Pour être de bonnes productrices, elles sont poussées au maximum de leurs capacités, ce qui implique une attention pointue de la part de l'éleveur, ce qui implique la nécessité de leur prodiguer les meilleurs soins. « Sans voir le numéro, à la tête je sais dire qui elle est, même au pis je sais le dire. Je les connais une

par une, à la limite c'est comme si on reconnaissait des gens. À force de voir leurs têtes tous les jours, on les connaît. Ce ne sont pas des personnes, mais je dis toujours que je vais traire mes copines. On pourrait dire qu'on fait partie d'une équipe, à la limite c'est presque ça. Pour moi, ce sont mes ouvrières, elles travaillent. Je pars toujours du principe qu'une vache, pour qu'elle me donne, il faut qu'elle reçoive ; alors je leur donne le meilleur et elles me donnent ce qu'elles ont de meilleur. Je leur donne ce qu'il y a de mieux, point de vue nourriture, confort. Il faut qu'elles soient dans les meilleures conditions : de la bonne nourriture, de la bonne paille, un bon logement, de l'eau bien propre, des couloirs pas trop glissants, pas trop chauds ni trop froids. C'est comme une athlète, c'est le même. Il faut être aux petits soins : la pédicure quand c'est nécessaire, le vétérinaire quand il faut ; tout ce qu'il faut quand il faut, et en échange elles me donnent leur lait. Quand ça ne convient plus, on se sépare. » L'éleveur domine, il dirige une équipe dont vaches et éleveur sont membres. Pragmatique, cette relation entre l'homme et ses animaux de rente est aussi un apprentissage et une connaissance ; un savoir, un savoir-faire qui permet d'être un bon éleveur, pas un ouvrier, et dont le reflet sera un bon troupeau. « Si on commence à taper sur ses vaches, à les laisser dans le fumier, on ne va rien en tirer. On ne va rien gagner. Le bien-être c'est une débilite. C'est à l'envers de tout. C'est vrai qu'il y a certains cas, certaines fermes où je ne voudrais pas être un animal. Il suffit de les voir. On voit bien que le fermier manque de respect envers ses bêtes. Les couloirs sont mal nettoyés, la nourriture... Il y a une façon de réagir du fermier par rapport à ses bêtes. Il ne faut pas être comme Fernandel dans *La vache et le prisonnier*, mais disons que, pour le troupeau, il y a le caractère du fermier aussi qui compte. Si on a un troupeau sauvage, c'est que le fermier ne va jamais dedans ou est sauvage avec ses bêtes. Il faut s'habituer, comme la relation patron-ouvrier. » Si le comportement des animaux est parfois interprété en termes anthropomorphes (les vaches comprennent, jouent, sont sages), les analogies fonctionnent aussi en sens inverse : par un jeu de miroir, l'homme est compris en termes zoomorphes, il devient une bête¹, et ce, pas nécessairement dans un sens péjoratif. Ces similitudes et différences permettent de tenir ensemble la distance et la proximité que conjugue la relation hybride entre l'éleveur et ses vaches.

La production et l'usage du bétail, la mort des bêtes fait aussi partie intégrante de la relation, mais ne la rend pas pour autant artificielle. L'homme

1 Ces comparaisons visent plus souvent à juger l'action humaine qu'à éclairer le comportement animal (Leach, 1980 ; Vialles, 2004)

n'est pas le seul bénéficiaire dans la domestication. La séparation est jugée difficile par Joël. En général, il dit s'arranger pour ne pas être présent quand le camion arrive [celui qui vient chercher les bêtes réformées, c'est-à-dire qui partent à l'abattoir]. Il explique qu'il n'aime pas être là : « Pour certaines, cela ne me fait rien ; mais il y a des vaches, par exemple depuis veau, quand on va dedans elles viennent. Elles viennent près de moi, et puis, quand elles deviennent vache, c'est encore la même chose. On irait presque au marché avec elles, elles ne bougent pas. Ce sont des braves, il ne leur manque que la parole, comme on dit. Celles-là, quand elles partent, c'est dur. C'est le plus dur du métier, à la limite. Je choisis mes marchands parce qu'il y a des brutes. Même un veau, je ne supporte pas qu'on prenne un veau comme un ballot de paille. J'en ai viré beaucoup à cause de cela. Ce n'est pas parce que c'est un veau qu'il faut le traiter comme un chien. Une vache, c'est pareil. Il y a d'autres systèmes pour les faire monter quand elles ne veulent pas. » Les vaches sont des productrices qu'il respecte, ce sont des ouvrières qui ont une carrière, ce sont des athlètes toujours sur le fil, poussées au maximum de leurs capacités, qui sont sensibles aux mammites, à l'acidose et autres problèmes. « Celle qui commence bien sa carrière, elle dure dix, onze ans. J'en ai vendu une ici de onze ans. Celle qui montre une mauvaise qualité dès le départ, elle reste un an parce qu'elle ne produit pas assez, ou celle qui a un sale caractère, ça, ça part. » La décision prise de se séparer d'une bête engendre un changement de statut de l'animal. D'un « qui »² elle devient un « ça » dans l'esprit de l'éleveur. L'animal devient un produit qu'il sera d'autant plus facile de « réformer » que la responsabilité de son funeste destin lui est imputée. La bête ne se comporte pas bien ; l'ouvrière ne satisfait pas les attentes du patron. Le double statut (personnalité attachante dans l'élevage et mauvais ou nuisible lors du déclassement) autorise également un passage de l'identification à la consommation de son produit par une mise à l'écart vers l'altérité. Altérité qui devient ainsi un exutoire de la culpabilité et de l'infériorité. (Digard, 1990 ; Della Bernardina, 2006)³

2 Le statut de l'animal en tant qu'individu et éventuellement sujet en dépit des réserves de J.-P. Digard sur ce point, tout en tenant compte des approches développées par F. Ost (1995) et J. Porcher (2002 ; 2011) sera analysé dans la suite de la recherche entamée.

3 Cette variation du statut de l'animal « anthropomorphisé » et « (ré)-animalisé » dans les différents stades de l'élevage est à interroger tout autant que sa « désanimalisation » lors de la production, de la transformation en substance comestible (Vialles, 1987 ; Mechin, 1992 ; Rémy, 2009).

Cette distanciation au moment de la réforme n'empêche en rien l'éleveur de s'attacher à ses bêtes. Joël différencie ce lien du rapport qu'il entretient avec son chien, mais d'autres éleveurs ne font pas cette distinction. Toutes leurs bêtes sont sur un même pied : elles font partie de l'exploitation et y contribuent. Chez Pol, chien, chats, vaches, poulets, cheval contribuent l'exploitation familiale. Ouvrières, ses vaches sont aussi des élèves qui apprennent à utiliser une stabulation, un robot de traite. Elles sont respectées au même titre que les autres animaux. Pol ne s'est jamais imaginé vivre sans animaux. Cela ne lui a jamais traversé l'esprit. Cette situation ne fait pas partie du champ de ses possibles. Il connaît également ses vaches « sait qui elles sont ». C'est l'expérience et l'interconnaissance entre l'éleveur et ses bêtes qui fondent leur attachement, leur vivre-ensemble ainsi que leur connaissance mutuelle dont « l'œil de l'éleveur ». Il n'aime pas « voir ses bêtes partir » et n'engraisse plus évitant ainsi le camion. Il vend ses bêtes vivantes au marchand, pas à l'abattoir. Par contre il poussera le vétérinaire à abrégé les souffrances d'une laitière. La façon de parler d'une vache morte lors d'un vêlage révèle l'attachement de l'éleveur. La perte économique n'est même pas évoquée lorsque le lendemain du drame Pol, explique le cas au vétérinaire, au marchand de bêtes, ... : « une bête forte, vaillante, valeureuse, qui bossait, tenait bien, courageuse, de caractère, une belle vache qui avait du cran jusqu'au bout ». L'attachement au troupeau a également été révélé lors de la destruction des animaux et de la génétique lors de l'épizootie de la vache folle. Les éleveurs associaient la perte du troupeau à la perte d'un héritage familial transmis de génération en génération. Comme les Peuls en Afrique, une généalogie familiale intègre l'arrivée et les étapes de développement des animaux et du troupeau. Ces liens dépassent nettement le cadre technoscientifique de la zootechnie et de l'agronomie où le lien n'est que rarement abordé. Ce « sentimentalisme » n'aurait pas lieu d'être et est donc peu évoqué par les éleveurs. Il faut les apprivoiser et suivre les comportements silencieux pour que l'attachement se révèle au grand jour. Chez Pol tout est conçu pour que ses vaches soient bien : tapis au sol de la stabulation composé de morceau de matelas humain, cornadis adapté pour poser la tête, brosse de massage, accès libre à la prairie où les vaches vont peu en journée, des logettes adaptées pour que la queue ne pende pas trop bas tout en étant sur le flan, une barre de garrots adaptée, tapis de caoutchouc dans les couloirs pour éviter de glisser comme sur le béton, ... Toute l'infrastructure est pensée en fonction des bêtes, de leur morphologie et de leurs comportements. Elles sont soignées et nourries avec attention par un

éleveur omniprésent, attentif et expérimenté. Prendre soin de ses bêtes lui assure un revenu, mais fait également partie d'une façon d'être au monde inexprimable hors des animaux. L'indépendance recherchée cultivée dans la profession est fonction d'une dépendance réciproque de l'éleveur et de ses vaches s'offrant mutuellement le meilleur, collaborant à leur perpétuation. Dans un univers de sciences où le naturalisme est roi, l'analogisme demeure vivace : biberon, mots doux ou remontrances, caresses, souffrance abrégée, deuil des animaux en témoignent. Ce système *domesticatoire* n'est pas un système technique comme les autres, car il s'exerce avec des êtres vivants dotés de sensibilité et d'une certaine intelligence, d'autonomie, de sociabilité. L'implication de l'éleveur n'est pas celle d'un technicien, du mécanicien. Si l'homme humanise sa vache, cette dernière animalise son éleveur : elle le reconnaît et l'intègre dans son univers. Cette réciprocité n'engendre cependant pas de confusion. La vache n'est pas un homme. Elle n'est pas plus un objet comme cela se rencontre dans certains élevages industriels ou les propos techniciens où elles se réduisent à des unités de production, des mécanismes biologiques. Comme Marie, anthropomorphisme et *gadgetisation* sont les dérives d'un attachement mal formulé aux animaux.

3. DÉVIANCE ? ANTHROPOMORPHISME ET GADGETISATION DES BÊTES



L'anthropomorphisme n'est ni le propre de l'élevage domestique (mon chien sourit, il ne lui manque que la parole, vaches ouvrières, etc.) ni le propre de l'Occident contemporain (maternage des jeunes animaux nourrit au sein en Amazonie, animal alter ego du chasseur, interchangeable dans la réincarnation hindoue, procès aux animaux au MA...). Cependant, l'animal, notamment sous l'impulsion des études éthologiques, semble sans cesse repousser les frontières qui le démarquent de l'homme : il utilise des

outils, vit en société, communique, apprend le langage des signes, est doté d'intelligence, etc. Qu'est-ce alors que l'anthropomorphisme, et est-il *pié-geux* d'imputer des comportements, des sentiments, des qualités humaines aux bêtes ? Qui finalement n'a jamais parlé à son chien ou à son chat ? Comme l'observe François Sigaut : « Ce qui est nouveau, c'est que, pour la quasi-totalité de nos concitoyens, [l'animal de compagnie] est la seule présence animale possible » (1998 : 1084). Ce qui est nouveau, également et en conséquence, ce sont les modalités des relations aux animaux.

Il semble aujourd'hui que l'anthropomorphisme subisse un regain de vitalité et dévoile des formes originales dans la vie quotidienne. Il s'est banalisé et s'adjoint d'une *gadgetisation*, il supporte un marketing et mène à des excès tout autant qu'il légitime des formes addictives. Je pense notamment aux types d'expression comme « plus je connais les hommes, plus j'aime mon chien », « mon chien, mon petit bébé », etc. Types d'expression que l'on rencontre dans les salons de mode canins. Animal-poupée et animal-enfant, une inversion des statuts en résulte : l'animal humanisé gagne la place d'un homme qui est déchu au rang de bête. La métaphore prend corps à travers le comportement des gens s'attachant à leurs compagnons, et les impliquant dans une dépendance qui remplace les liens sociaux et qui est censée pallier les défauts de la société. L'animal de compagnie se substitue aux contacts humains, devenant une forme d'exclusivité, plus qu'un moyen de pourvoir à, de combler un besoin affectif que l'on retrouve dans l'asociale sociabilité. Marie décrit ces « accros » : « J'en ai vu, des fous qui déjà s'appellent "maman", par rapport à un animal : Viens près de maman ! Là tu vois qu'il y a une barrière franchie, ils font des bisous à leur chien comme ils n'en feraient jamais à un être humain. Ils les prennent et lui font des bisous sur la bouche. » L'animal-gadget n'est pas conçu comme un simple objet, son maître le sait vivant, veut le choyer, mais il l'extrait du statut d'animal en l'entourant, en le parant d'un univers de poupée, d'enfant. Petites réflexions entendues dans le salon canin : « Je lui dois bien cela », « Mon chien le vaut bien », ou encore le slogan repris au salon de toilettage observé « Puisque l'animal a droit lui aussi à la mode ». « Les achats de chien fonctionnent par mode. Par exemple, maman me parle souvent de cela, moi j'ai moins bien connu, mais, quand le film les 101 dalmatiens de Walt Disney est sorti, tu as eu un rush de dalmatiens dans les rues. Actuellement ce sont les chihuahuas. Il y a une star qui sort avec son chien en dessous de son bras, ça y est, c'est fini. C'est aussi un phénomène de mode. Pour les chihuahuas, est en train de se mettre en place un *merchandising* qui coute déjà un paquet

aussi, de vêtements, parce que tu peux habiller ton chihuahua (rires). Tu as des sacs. »

Cependant, pour ces maîtres particulièrement attentifs « au compagnon de leur vie » fréquentant le salon, leur attachement est aussi une réponse aux excès qu'ils jugent inverses et qui ont lieu avec les animaux de rente. Selon eux, ils sont réduits à des objets, tel qu'on le voit souvent dénoncé dans les médias. Leur attitude par rapport à leurs compagnons serait donc une réaction, une réponse à ce qu'ils jugent être une dérive. Ceci témoigne de l'ambiguïté de la situation des animaux dans notre société. Ils sont comme pris entre deux eaux : d'une part, on assiste à leur « humanisation » croissante, à l'application au règne animal de la notion de culture (véhiculée, notamment, par les avancées éthologiques), le développement de biens et de services inspirés de ceux qui sont proposés aux hommes (le bien-être, la psychologie, les hôtels, etc.), et même des droits qui sont revendiqués par les militants de la « libération » des animaux ou par les anti-spécistes ; d'autre part, on assiste à une mise à distance des bêtes, un effacement, un éloignement et un enfermement des animaux de rente. Une suspicion qui porte sur les conditions de l'élevage et leurs répercussions sur la qualité des produits qui en sont issus s'en suit. Pour apaiser les inquiétudes et endiguer les répercussions des crises sanitaires successives (vache folle, grippe aviaire, fièvre porcine, etc.), des normes sanitaires et de bien-être sont établies et restaurent la question du droit des animaux, de la légitimité de leur consommation et, par là même, des effets de l'intervention humaine sur la nature.

Les éleveurs d'animaux de compagnie, les éleveurs d'animaux de rente et les bichonneurs de toutous revendent tous le soin attentif qu'ils prodiguent à leurs bêtes. L'échange est ressenti, le lien – disent-ils – est établi, mais quelqu'un alors se trompe-t-il dans cette histoire ? Où en est-on ?

Le toutou devient un support de la rédemption des autres bêtes, qui sont abattues pour nos besoins, mais aussi l'objet d'un affect déplacé qui nie la réciprocité de l'asociale sociabilité qui a été précédemment décrite pour Marie ou pour Joël. Libérées des règles de la sociabilité humaine, ces relations procurent le sentiment d'une naturalité partagée dont les acteurs précédents témoignent. « Le plaisir de s'éprouver (dans tous les sens du terme) comme vivant dans l'interaction avec d'autres vivants », comme l'écrit Noémie Vialles, semble s'éteindre dans les maîtres à toutous, ou à tout le moins se transformer en autre chose, en « bon plaisir ». L'animal de compagnie devient le support d'une naturalité rêvée, lointaine cousine du

Bon sauvage ; elle devient comme un antidote pur face aux dérives modernistes perçues par leur maître, ou encore un média d'expression d'une affection sécurisante et dans le vent, dans le coup. L'animal ne vaudrait alors que pour ce qu'il apporte au maître : un sentiment de stabilité, de réparation, d'affection, d'occupation. Poupée ou enfant n'ayant pas le droit de réponse, il doit se plier aux désirs humains : porter un chapeau et du vernis, manger du steak à tous les repas, ne pas quitter le nid ou le landau. Marie explique : « Eux croient bien faire, ils font comme pour eux. Je pense qu'ils considèrent l'animal comme une partie d'eux-mêmes. Là, je pense qu'ils prennent l'animal, qu'ils l'approprient à l'humain, et ce n'est peut-être pas toujours une bonne chose. J'ai vécu avec toute ma vie. Tu apprends à les connaître, connaître des réactions et tout cela, mais cela reste des animaux avec les côtés aussi où tu dois te dire que cela reste un animal. Les accros pensent à eux, ils croient que ce qui est bien pour eux sera bien pour l'animal, mais ce n'est pas le cas. »

Ce n'est plus de lien dont il est question, mais bien de dépendance. Car, sans nier l'affection portée probablement sincère et authentique par ces maîtres à toutou, cette confusion homme-animal témoigne aussi d'une déliaison de l'humain par exclusivité qui est placée dans la bête. L'attachement réciproque fondateur laisse place à une version obscure de la dépendance, un surinvestissement affectif peut certes être constructeur de sens en soi pour le maître, mais il est aussi une fausse réponse, une réponse biaisée, une réponse mal placée dans un attachement qui devient univoque eut égard à la déliaison sociale. Le maître à toutou prête à sourire car vêtir son chien « n'est pas bien grave », mais on se prend aussi à réfléchir car, à travers leur fidèle compagnon, c'est le portrait des maîtres et d'une société en quête pathétique d'affection qui se dresse. On aime finalement les animaux pour ce qu'ils ne sont pas, au contraire des éleveurs dont l'attachement s'avère réciproque et établi sur une expérience longue et une connaissance. Faire tout pour son toutou n'est pas forcément adapté, même si c'est avec une bonne intention. Faire tout pour son toutou est une quête personnelle, une contemplation de soi à travers le prisme déformant de l'animal. C'est un refuge dans une modernité insécurisée, c'est une quête qui recèle également un danger, une perte d'intérêt pour toute relation sociale, une perte de valeurs humanistes, et finalement un autisme social.

R.A.T.



laap
laboratoire
d'anthropologie
prospective

UCL
Université
catholique
de Louvain



fnrs
LA LIBERTÉ DE CHERCHER